

# Cinéma : la maladie mentale effeuillée par Vero Cratzborn, réalisatrice de Villejuif

Avec « La Forêt de mon père », son premier long-métrage bientôt en salle, qui met notamment à l'affiche Ludivine Sagnier, la scénariste adapte son vécu en « récit universel ». Elle anime une projection débat dans sa ville ce mardi soir.



Villejuif. Vero Cratzborn, réalisatrice du film « La Forêt de mon père » attendu en salle le 8 juillet, ici au parc départemental des Hautes-Bruyère. LP/Lucile Métout

Par **Lucile Métout**

Le 30 juin 2020 à 10h49, modifié le 30 juin 2020 à 18h54

Les printemps ont beau passer, Vero Cratzborn se voit toujours comme « un bug du système », « l'erreur 404 ». C'est que les yeux de même impriment des images tenaces. Et plus encore si l'on grandit comme elle « dans la folie », avec l'idée qu'il y a soi « et les autres ».

Mais du temps, qui finit toujours par faire son œuvre, elle a eu moins tiré deux certitudes : celles d'être restée et

mais du temps, qui n'ont toujours pas fait son œuvre, elle a au moins tiré deux certitudes : celles d'être maintenant à sa place et de pouvoir « donner [sa] parole » en toute légitimité. Tant pis pour la gêne occasionnée.

### « Pour la première fois en France, on va parler d'eux »

Car la réalisatrice a bien conscience de secouer de « gros tabous » avec *La Forêt de mon Père*, ce film où l'on perçoit la maladie mentale à hauteur d'enfants. Mais l'enjeu l'emporte : « Pour la première fois en France, on va parler d'eux. » De ces premiers témoins d'un équilibre qui bascule, dont on ne nie presque systématiquement la nécessaire prise en charge.



« La Forêt de mon Père » aborde la maladie mentale à hauteur d'enfants. Il sort en salle le 8 juillet.

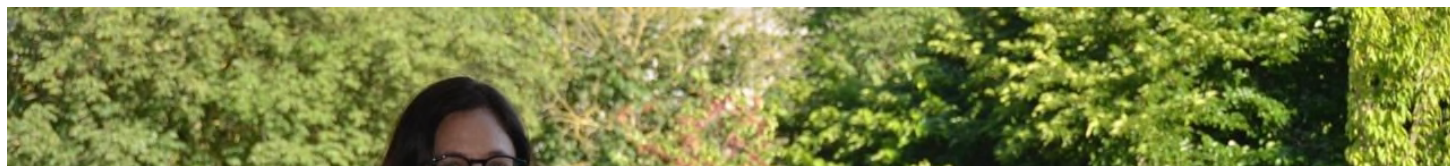
Alors que les troubles psychiques s'invitent chez une personne sur quatre, Vero Cratzborn décide de s'imposer dans le huis clos familial pour braquer les projecteurs sur les jeunes « oubliés d'une réalité sociale invisible ». « Ça va être la déferlante », sourit celle – fin prête pour la sortie officielle le 8 juillet – qui a confié ses rôles à Ludivine Sagnier, Alban Lenoir et Léonie Souchaud.

Rencontre avec une scénariste qui casse les codes, quelques heures avant une projection-débat en avant-première au théâtre Romain-Roland de Villejuif, où elle s'est installée en 1997.

### Cinéaste autodidacte

C'est au parc des Hautes-Bruyères que Vero Cratzborn nous donne rendez-vous. Parce que sa Belgique natale la laisse éprise de nature, certes, mais aussi pour la proximité du lieu de tournage de *Lavomatic*, son second court-métrage. Un souvenir de vingt ans qui lui reste cher.

« Mais je ne me suis pas réveillée un matin en me disant : *Tiens, je vais faire du cinéma*, lâche la brune aux larges lunettes rondes. Je n'ai d'ailleurs pas fait d'école... » Non. Après avoir grandi dans une cité en pleins champs, à l'est du Plat pays, Vero Cratzborn s'oriente vers l'administration des affaires « pour comprendre comment le monde économique fonctionne ».







Vero Cratzborn a été bouleversée par sa découverte du cinéma à l'âge de 25 ans. LP/L.M.

Mais la découverte de l'histoire du cinéma fera bifurquer l'étudiante aux talents de dactylo hors pair. Elle intègre un comité de programmation et se frotte à l'univers des festivals. Jusqu'à ce concours de jeunes critiques qui la conduit à son « premier Cannes », « en nonante-trois » (1993).

### Newsletter Val-de-Marne

Chaque matin, l'actualité de votre département vue par Le Parisien

Adresse e-mail

JE M'INSCRIS

Votre adresse mail est collectée par Le Parisien pour vous permettre de recevoir nos actualités et offres commerciales. [En savoir plus](#)

Et c'est justement « dans les rues » de la ville au tapis rouge que la désormais Parisienne croise le Villejuifois Matthieu Bastid deux ans plus tard. Elle travaille dans une société de production, lui suit des cours de photo à l'école Louis-Lumière. Leur partenariat ne se défera plus jamais, ni à la ville ni pour l'écran.

### La perception très tôt d'un « mal étrange »

L'ambiance créatrice, le mélange d'« horizons très différents » et les « regards pleins de pureté » : le milieu qu'elle découvre fait son coup de cœur. « Etre dans les équipes, avec tous ces gens, ça m'a ouvert les yeux », se souvient Vero Cratzborn. Le poids du « mal étrange dont a toujours souffert » son père se fait soudain moins lourd. Le sentiment persistant d'incompréhension se dissipe, comme « l'espèce de colère qui aurait pu me détruire ».

Elle se lance dans sa première production en 1997, l'année de son emménagement à Villejuif. « Juste après les attentats terroristes. » [F\(r\)ictions est un film tourné en super-huit, clandestinement dans le métro](#), pour illustrer la montée de la peur de l'autre.

### Dire les choses, « même si on se trompe »

C'est alors qu'émerge le courant américain « Rien pour nous sans nous ». La jeune femme acte « une reprise de la parole » autour des malades psychiques : « Je comprends qu'il est important de dire les choses, en profondeur, même si l'on se trompe. » L'idée va mûrir.

Mais déjà surgit une nouvelle peur : « Celle de l'An 2000 ! », lance, amusée, celle qui déborde de créativité. Voilà donc le délirant projet *Lavomatic* sur « le vivre ensemble demain ». La productrice rit en se remémorant les vêtements qui disparaissent, l'employé Noir tout poudré et les clients avalés par le sèche-linge. « Comment j'ai pu imaginer ça ? »

« On a tourné dans le café ludo juste là, pointe Vero Cratzborn depuis le parc des Hautes-Bruyères. C'était un magasin de fruits et légumes désaffecté qu'on a complètement transformé. » Le court-métrage est sélectionné pour Cannes « mais j'accouchais, je n'ai pas pu y aller ».

### Une œuvre ancrée dans le territoire

Le troisième film sera tourné dans l'Usine Géo du Kremlin-Bicêtre, aujourd'hui remplacée par le centre commercial Okabé. « Parce que je suis très attachée à mon territoire et à ses habitants. » Ses [regards croisés de jeunes et d'ânés](#), pour le projet « Villejuif vu par » en 2015, n'en seront qu'une preuve supplémentaire.



Vero Cratzborn et Matthieu Bastid pour l'exposition « Villejuif vu par » en 2015. LP/Louis Moulin

Juste avant cela, l'artiste en résidence à l'hôpital psychiatrique Paul-Guiraud, entre autres, tourne sa première fiction sur les soignants et soignés. Une façon de « prendre du recul », pour elle qui ne cesse d'aller visiter son père malade.

La fillette qui s'est « construite dans une histoire pas évidente » sent enfin qu'elle a « raccroché les wagons ». Suffisamment pour s'essayer au long-métrage et faire de son vécu un « récit universel ». Avec l'humilité qui la caractérise, mais ce sera l'occasion d'ouvrir largement le débat.



## Ouvrir un débat tabou

Le scénario de *La Forêt de mon père* noircit les pages d'un carnet gonflé par les images collées, que l'autrice nous ouvre sur la table de pique-nique. « Ce n'est pas un copier-coller de mon histoire », balaie-t-elle d'emblée. Juste un écho. L'adaptation simple et sincère de ces moments où, gamine, Vero Cratzborn a pris conscience de la « frontière entre normalité et folie ».



Ce film est aussi celui de l'admiration indéfectible d'une fille pour son père. DR.

Mais bien sûr qu'elle a été Gina, fervente admiratrice d'un père imprévisible et fantasque qu'elle voudra sauver. Elle a sans doute été cette ado sur tous les fronts pour maintenir l'équilibre d'une famille qui s'aime. Même si, chez elle, tout n'a pas forcément été déclenché par un chat « moitié roux moitié noir »...

Cette maman à qui l'on ne donne pas d'âge a pensé Gina et sa fratrie comme autant d'enfants sans clé pour comprendre. Mais c'est un film lumineux, poétique et doux, que signe ici Vero Cratzborn. Une ode à la nature aussi, dans tout ce qu'elle peut représenter de réconfort et d'inquiétude.

*La Forêt de mon père* bluffe par sa force et sa sensibilité. Autant, en fait, que celle qui en fera la présentation ce mardi soir.

Projection à 20 heures ce mardi au théâtre Romain-Rolland (18, rue Eugène-Varlin) suivie d'un débat avec la réalisatrice.  
Durée du film : 1h30. Tarif unique : 4 €.

[VOIR LES COMMENTAIRES](#)